

ISRAËL ZANGWILL

La Voix de Jérusalem

Traduit de l'anglais par
ANDRÉE JOUVE

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2021

TITRE ORIGINAL
The Voice of Jerusalem

Le présent ouvrage a paru pour la première fois en 1926 aux éditions F. Rieder et C^{ie} à Paris, dans la collection “Judaïsme”, dirigée par P.-L. Couchoud.

© Éditions Allia, Paris, 2021.

AVANT-PROPOS

CET essai a été écrit tout de suite après la Grande Guerre, et il est regrettable que la maladie m'ait empêché d'en corriger les épreuves et de le revoir en tenant compte de la situation politique actuelle. C'eût été particulièrement important en ce qui touche à mon point de vue sur les questions juives et arabes en Palestine. Au moment où j'écrivais, tout était en train de se faire, rien n'était fixé, j'étais donc libre de proposer ce qui me paraissait le seul moyen d'établir un "Foyer national juif". Aujourd'hui, je dois accepter le fait que seul un Sionisme très limité et transformé est possible en Palestine, où les Arabes devront toujours être plus nombreux que les Juifs et avoir plus de pouvoir politique. Ainsi mon idée que les Arabes pouvaient être transportés dans un autre territoire arabe est à présent dépassée. Elle appartient à un passé mort, non au présent et à l'avenir vivants. Les Arabes et les Juifs doivent vivre fraternellement côte à côte, quelle que soit l'évolution politique de leur patrie commune.

Angleterre, mai 1926.

JUDAÏSME ET CHRISTIANISME

JE me préparais à donner à l'impression une série d'essais sur le judaïsme, quand je reçus un article sur l'Islam de mon ami Sir Harry Johnston. Une phrase provocante était particulièrement soulignée :

“Le judaïsme était de fait fondu dans le christianisme une centaine d'années avant la naissance du Christ, et seul un sot préjugé empêche les Juifs d'aujourd'hui de se reconnaître les disciples du Christ.”

Je répliquai que je reconnaissais bien là la naïveté irlandaise. Pourquoi les chrétiens qui précédèrent le Christ se reconnaîtraient-ils ses disciples ? On pourrait dire avec raison que c'est un sot préjugé qui empêche ses disciples de se reconnaître juifs. S'ils le faisaient, ils suivraient certainement le maître, car il s'est proclamé un de ceux qui venait non pour détruire la Loi juive, mais pour l'accomplir.

Sir Harry Johnston, cependant, n'a pas tout à fait tort lorsqu'il considère les Juifs du premier siècle av. J.-C. comme ayant, en général, adopté le point de vue chrétien – dans la mesure, du moins, où l'épithète s'applique à la morale sémitique et non à la métaphysique grecque et aux notions sacramentelles où s'empêtre la secte des nouveaux Juifs. D'après ce que dit Josèphe en particulier des Esséniens, il semblerait que, même dans son développement spécifique au sujet du communisme et du célibat, l'idée chrétienne avait déjà fait son apparition en Judée. Les Juifs ont été dans le monde antique les premiers à condamner l'esclavage. Leur exemple, observe

Lord Acton dans son essai sur la *Liberté dans l'Antiquité* témoigne à quelle hauteur des hommes religieux peuvent élever leur conception sociale, même sans le secours du Nouveau Testament. Sir John Seeley commence son célèbre ouvrage *Ecce Homo* par une remarque similaire :

“L'Église chrétienne est née d'un mouvement qui n'est pas parti du Christ. Quand il est apparu sur la scène du monde, la première vague de ce mouvement avait déjà passé à la surface de la nation juive.” Cela est vrai, même si, par ce mouvement, nous entendons l'hellénisation de la simple morale sémitique ou le fait qu'elle n'est plus confinée à une race particulière. Philon, contemporain de Jésus, né presque trente ans plus tôt, bien que sa philosophie du Logos et sa conception d'un prosélytisme mondial aient été rejetés par la juiverie de son temps, fut accepté par les premiers chrétiens presque comme un des leurs ; et c'est aux Pères de l'Église que nous devons la conservation de la masse de son œuvre. Kuenen, quoi qu'il considère le christianisme comme dominant complètement le judaïsme, et sans lien spécifique avec l'Essénisme ou le Philonisme, est pourtant amené, comme Renan, à voir ses racines dans le judaïsme de Palestine en général et à décrire toute l'atmosphère morale de la Palestine comme une préparation psychologique à la venue de Jésus. Il n'y a pas, selon lui, d'abîme infranchissable entre le Christ et le berger Amos, huit cents ans plus tôt. Si l'on juge que l'essence de la morale chrétienne est le sacrifice ou l'expiation pour autrui, on peut être surpris de trouver cette idée dans Moïse un millénaire et demi avant Jésus. L'historien de l'Exode dit (ch. xxxii 30-32) :

“Et le lendemain Moïse dit au peuple : ‘Vous avez commis un grand péché mais je monterai à cette heure vers l'Éternel : je ferai peut-être propitiation pour votre péché.’

Moïse donc retourna vers l'Éternel et dit : 'Hélas, je te prie, ce peuple a commis un grand péché en se faisant des dieux d'or ; mais maintenant pardonne-leur, ou efface-moi maintenant de ton livre que tu as écrit.'

Mais la réponse mise dans la bouche du Seigneur révèle la différence entre les deux credos : "Quiconque a péché contre moi, celui-là, je l'effacerai de mon livre." De fait, la note essentielle du judaïsme est bien la Justice, comme l'Amour est celle du christianisme. Naturellement le judaïsme n'a pas repoussé l'Amour plus que le christianisme n'a pu se dispenser de la Justice. C'est simplement une question de proportion. Ce sévère son de trompette de l'Ancien Testament a déconcerté tous les sentimentaux bêlant contre le cruel Iahvé, jusqu'au moment où ils se sont bombardés les uns les autres avec les Zeppelins, et où ils ont dépassé Hérode dans leur sauvage soif de vengeance. Non seulement ils oublient le Sermon sur la Montagne, mais ils méprisent la parole de Iahvé : "C'est à moi qu'appartient la vengeance."

Bien loin que les deux Testaments représentent l'un l'évangile de l'Amour, l'autre celui de la Justice, c'est encore dans l'Exode que nous trouvons le Dieu juif se définissant lui-même : "L'Éternel, l'Éternel ! le Dieu fort, pitoyable, miséricordieux, tardif à la colère, riche en bonté et en fidélité, qui garde la miséricorde jusqu'à mille générations, qui ôte l'impureté, le crime et le péché." (xxxiv, 6-7).

Mais ce Iahvé "chrétien" refuse d'oublier qu'il est aussi juif, et la définition se poursuit : "Qui ne tient point le coupable pour innocent et qui punit l'iniquité des pères sur les enfants et sur les enfants des enfants, jusqu'à la troisième et la quatrième génération."

On peut voir là cette idée profonde que Dieu peut pardonner mais qu'Il ne peut pas oublier ; c'est à dire qu'Il ne peut pas supprimer les résultats du mal, qui se manifestent jusqu'à la troisième et la quatrième génération, bien que les pécheurs aient pu obtenir leur pardon.

Ce n'est pas ici le lieu de creuser plus profondément ces subtilités spirituelles. Je désire seulement montrer quel peu de vérité il y a dans l'antithèse courante entre l'Ancien et le Nouveau Testament si l'on fait subir à la Bible l'épreuve qui est la dernière à laquelle on l'expose, à savoir l'épreuve de la lecture.

Avec une arrogance curieuse, les traducteurs de la version autorisée ont imposé dans l'Ancien Testament, sous forme de titres, leur interprétation dogmatique du texte, et ils ont ainsi orienté les lecteurs vers une trompeuse prévention très analogue à l'irréparable falsification que font subir aux articles de journaux des titres trop sommaires. C'est pourquoi, sans compter les erreurs de traduction, il n'est pas un chrétien sur un million qui ait jamais lu l'Ancien Testament. Ces interpolations mensongères sont particulièrement destinées à dramatiser l'Ancien Testament, en en faisant une continuelle prophétie de la venue du Sauveur. La démonstration est aussi absurde que le sens est déformé ou mal rendu. Et pourtant l'idée fondamentale est juste. Car l'Ancien Testament contient, bien que dans une langue confuse, toutes les phases de l'évolution depuis la mentalité crue de la civilisation primitive jusqu'à cette forme de mentalité juive généralement désignée sous le nom de chrétienne. C'est le progrès de la spiritualisation, culminant dans l'âme de Jésus, qui est le vrai miracle dont la Bible témoigne et le seul pour lequel son témoignage soit convaincant. Le seul miracle aussi que la science ne

peut détruire : la science qui a tant donné pratiquement mais n'a fait en somme qu'un travail négatif en ce qui touche à toutes les valeurs plus profondes. La science qui, comme ce qui éclaire l'Enfer de Milton, n'est pas "la lumière, mais plutôt l'obscurité visible". Sa seule contribution à la connaissance a été cette révélation de notre ignorance, cette destruction des commodes conceptions de l'espace, du temps et de l'histoire où nous nous blotissions. Comme une main sinistre écartant un rideau à la fenêtre d'une chambre chaude et éclairée, la science a révélé la noirceur impénétrable qui nous cerne, les perspectives terrifiantes de l'infini et de l'évolution.

Parmi ces ténèbres et dans le tapage et le tumulte du siècle, dont la note est insidieusement devenue ce mugissement bismarckien que la guerre fut chargée de faire cesser, la petite voix tranquille de Jérusalem demeure notre seule musique. Cet accent de raison et d'amour, c'est dans quelques-unes des paroles de Jésus qu'il sonne le plus clair, mais de longs siècles avant lui, on pouvait déjà l'entendre dans les pâturages de Mésopotamie et les montagnes de Palestine, et encore aujourd'hui, partout où erre la race de Jésus, il existe des lèvres que brûle toujours l'ancien charbon de feu.

II

LE PEUPLE JUIF

L'ÂME de ce "peuple singulier", on la saisit dans la Bible imprégnée, de la première page de l'Ancien Testament à la dernière page du Nouveau, de l'aspiration vers un ordre social juste, vers l'unification suprême de l'humanité. De ces idéals, la race d'Abraham s'est jugée dès l'origine, et se juge encore, le porteur et le missionnaire.

Si sauvages et si grossiers que furent les débuts de ce peuple, si fréquents que furent ses retours en arrière, si grands qu'étaient et que sont encore ses défauts, cette aspiration est continue dans sa littérature, même jusqu'à ce jour. Il y a toute raison de croire que les textes historiques de l'Ancien Testament furent rédigés dans le sens de cette philosophie de l'histoire, mais cette pieuse falsification est très différente de la glorification de la race telle qu'on la trouve dans toutes les autres épopées. Israël apparaît d'un bout à l'autre, non pas comme un héros, mais comme un pécheur qui ne peut pas s'élever jusqu'à son rôle de rédempteur, de serviteur du Seigneur – ce rôle de service, non de domination pour lequel le peuple fut "élu". Le Talmud, les innombrables volumes de pensée religieuse hébraïque, la liturgie juive, dans sa version ancienne ou médiévale, les chaires "modernistes" des synagogues réformées, tous répètent à l'envi cette conception de la "mission juive".

Comme je l'ai dit souvent, le peuple du Christ a été le peuple-Christ, à la fois dans son apostolat et dans son martyre – *Nathan! Nathan! Ihr seid ein Christ!* crie le moine au vieux sage juif dans la belle pièce de Lessing.

“Par Dieu, vous êtes un chrétien – Jamais il n’y eut de meilleur chrétien!”

Le christianisme avec sa morale d’amour, de pitié et de sacrifice, se ramène au fond à une question de psychologie : c’est l’évolution de l’esprit humain. Pour le biologiste, ce mouvement ascendant peut apparaître comme un saut dans le noir – un “sport”, un caprice du destin ou du libre-arbitre et, pour celui qui admet le surnaturel, comme une impulsion divine. Mais quelle qu’en soit l’explication scientifique, le peuple juif, comme l’a presque aperçu Sir Harry Johnston, avait atteint cette phase de l’évolution, des siècles avant le reste du monde. C’est sans doute ce que sentirent ses prophètes : en proclamant le peuple élu, ils tendaient ainsi à approfondir et à fortifier le mouvement vers cette évolution. Ainsi apparaît du dernier grotesque l’absurdité de ces missions destinées aux Juifs et subventionnées par des peuples qui n’ont pas encore atteint le plan mental de l’antique Israël ; d’ailleurs, ces essais de conversion ne peuvent même pas être appliqués aux foules européennes qui sont encore à la grossière période de la revendication égoïste et de la conquête. Leur christianisme n’a jamais été plus qu’une chose imposée du dehors, qu’ils ont bientôt transformée selon leur propre mentalité. Ils ont été aussi peu touchés par leur conversion que les menhirs celtés de la préhistoire dans l’ouest de l’Angleterre, quand on a gravé une croix au travers pour les adapter à l’usage chrétien. “Est-ce qu’il y a des chrétiens ? demande le libre-penseur dans *l’Entretien d’un philosophe* de Diderot, je n’en ai jamais vu.” “On ne peut rien faire, a écrit George Tyrell dans une de ses lettres”, jusqu’à ce que la Curie romaine soit vraiment convertie au christianisme. Il y a plus à espérer des Juifs”. Oui, en vérité.

Dans la remarquable *Remontrance aux inquisiteurs d'Espagne et de Portugal* introduite par Montesquieu dans le vingt-cinquième livre de son *Esprit des Lois*, le Juif qui proteste semble comprendre parfaitement le vrai christianisme. Il fait remarquer qu'il n'y a pas de différence entre les Japonais qui brûlent les chrétiens, et les chrétiens qui brûlent les Juifs, et demande aux Inquisiteurs de se comporter du moins comme des hommes, s'ils ne peuvent pas se comporter comme des chrétiens. "Si vous avez cette vérité, observe ironiquement le Juif, ne nous la cachez pas par la manière dont vous nous la proposez."

Dans la récente guerre, bien qu'une mentalité chrétienne se soit révélée ici et là parmi les fidèles ou les enfants de l'Église, l'influence dominante a été celle de l'ancienne mentalité. Elle n'était même pas toujours atténuée par un pâle enduit sophistique, car la pensée allemande était retournée aux sophistes grecs et à leur doctrine de "la force identique au droit". Toutefois, les alliés, qui renchérirent sur la leçon allemande par un blocus illégal, ayant saintement conservé l'habitude d'adorer le Christ des lèvres, et combiné le langage de M. Chadband avec les cruautés de M. Quilp¹, continuent jusqu'à ce jour à exclure leurs ennemis du grand compagnonnage du droit et de la paix. Noël même ne put amener de trêve dans les tranchées – sauf une seule fois où l'esprit du Juif mort suspendit les sauvageries des chrétiens vivants. Mais ce fut dans les rangs et non parmi les gouvernants que naquit ce très beau mouvement, et les chefs vinrent bientôt détruire dans son germe une célébration aussi heureuse de la nativité du Christ. Ils

1. Personnages de Dickens.

s'arrangèrent même pour exploiter les fêtes solennelles de l'Église comme si ces occasions d'attaques inopinées étaient envoyées du ciel.

Il a suffi que Montaigne ait eu une mère de sang juif pour que lui vinssent sur la conquête espagnole du Mexique des pensées qui n'avaient trouvé aucune expression "chez le Pape, vice-roi de Dieu sur terre, à qui le Roi de Castille devait pourtant la grandeur de ses domaines". Montaigne demande :

"Qui meit jamais à tel prix le service de la mercadence et de la trafique? Tant de villes rasées, tant de nations exterminées, tant de millions de peuples passez au fil de l'épée, et la plus riche et belle partie du monde bouleversée, pour la négociation des perles et du poivre? Mechaniques victoires! Jamais l'ambition, jamais les inimitiés publiques ne poulèrent les hommes, les uns contre les aultres, à si horribles hostilités et calamitez si misérables."¹

De même une origine à demi-juive explique comment Jean Bodin, quoique enfoncé dans certaines superstitions du temps, fut le premier dont la philosophie politique ait prêché la tolérance et le progrès. On le soupçonna même de judaïser tant était grand son respect pour l'Ancien Testament et tant il laissait de côté le Nouveau. Ses critiques pourtant ne semblent pas avoir donné de sa mentalité la vraie explication biologique. Et l'homme qui fut son complémentaire dans le domaine de l'action : le grand Chancelier de France Michel de l'Hôpital, qui mit en pratique ce que prêchait Bodin, écartant l'Inquisition et maintenant la paix entre les sectes chrétiennes, était aussi à moitié juif. Fait également significatif, le livre qui prédit que de la guerre moderne sortirait une Europe

1. Montaigne, *Les Essais*, Livre III, chapitre VI.

infirmes fut écrit par le Juif russe, Bloch, l'inspirateur de la Conférence de la Haye. Et le seul général de cette guerre qui ait fait de ses triomphes un récit plein de malédiction contre leur nécessité est le Juif australien Sir John Monash. "Ce ne sont pas les armées qui conquièrent les esprits, dit Spinoza, mais l'amour et la magnanimité." Ce ne fut pas un Père de l'Église, mais l'auteur des Proverbes, un sage selon le siècle, qui dit : "Si ton ennemi a faim, donne-lui de la nourriture." "Les Juifs, affirmait le rabbin de Venise en 1637 – et l'Italie est le pays où il est admis que les animaux n'ont pas d'âme – ne tourmentent jamais aucun animal, ni ne le font souffrir, ni ne lui infligent une mort cruelle." Il n'y a pas lieu de s'étonner si la Société protectrice des animaux fut fondée par un Juif.

Disraëli est allé trop loin quand il a dit : "Tout est question de race : il n'y a pas d'autre vérité", car la culture ajoutée par le milieu à la mentalité héréditaire est un facteur considérable de la psychologie des adultes. Disraëli semble avoir méconnu que, dans le cas des Juifs d'Occident, ce facteur existe aussi, variant selon la nationalité dans chaque pays. Car la nationalité, bien que souvent confondue avec la race et traitée comme si quelque arrêt divin l'avait fait naître subitement parfaite, fixée et immuable – la pensée en politique étant demeurée à sa phase prédarwinienne – la nationalité est un produit du milieu, d'origine purement psychologique. Bien loin que les nationalités soient fixées, la loi politique dans le monde naturel les crée, les mélange ou les élimine perpétuellement, et ces trois actions s'exercent sur les débris du corps d'Israël. De même, exception faite peut-être des Hottentots ou d'autres tribus sauvages stationnaires, il n'existe pas de race pure,

les races étant toujours altérées ou du moins modifiées par tout milieu nouveau.

Selon Maurice Fishberg, l'anthropologiste juif-américain, le Juif réunit des éléments teutons, slaves, touraniens, mongols, négroïdes, espagnols, assyriens et autres. Néanmoins Disraëli était en avance sur la pensée de son temps en attirant l'attention sur la relative permanence des caractères biologiques.

Quand, selon le onzième chapitre des Nombres, un jeune homme vient en courant dire à Moïse qu'Eldad et Medad prophétisent dans le camp, et quand Josué, qui était alors le subordonné du Maître, prie Moïse de leur pardonner, ce grand homme, avec sa magnanimité accoutumée répond : "Es-tu envieux pour l'amour de moi ? Dieu veuille que chacun soit prophète dans le peuple du Seigneur et que le Seigneur les anime tous de son esprit !"

Si on ne peut pas dire que l'Esprit habite tout Israélite, il n'est pas douteux que l'intuition de cette race qui aboutit à proclamer de l'unité de l'univers par son Dieu unique, conduit à l'idée de la fraternité des hommes fils du même Père, et que la faculté de faire le rêve millénaire d'un monde sans guerre est plus largement répandue dans le peuple d'Esaië que dans tous les autres. C'est un fait qui pourrait être établi par des statistiques comparatives. On trouvera que les bureaux de presse, ou les sociétés de pacifisme international sont surtout dirigés par des hommes et des femmes de cette race dont le salut de bienvenue n'était pas : "Comment allez-vous ?" mais "La paix soit avec vous !" Et deux Juifs – le professeur Asser et Alfred Fried – sont de ces rares personnalités qui ont mérité le prix Nobel de la paix. – Personne n'a plus travaillé pour l'idéal pacifiste que l'inventeur

de l'espéranto, feu le Dr Zamenhof, l'oculiste juif russe qui a vraiment lutté pour guérir l'humanité de son aveuglement. Car l'unité de langue qui était le but de son travail était simplement pour lui le signe extérieur de l'unité profonde de l'espèce humaine. S'il chercha à abolir la malédiction de Babel, ce fut pour amener la paix de Jérusalem. Dans ce monde barbare auquel a donné naissance l'idéal militariste dont la Prusse offrait l'expression suprême, sur une planète bouillante et grondante de haines, et sillonnée d'incendies volcaniques, cet obscur juif russe parvint à réunir des milliers d'hommes de toute race, de toute foi, de toute couleur, s'accordant sur une langue commune, dont le nom seul apportait un évangile d'espoir.

“Que les hommes ne forment qu'une communauté universelle, qu'ils proviennent d'une commune origine, que leurs vies individuelles, leurs nations et leurs races, se mélangent, se fondent, se perpétuent pour se replonger enfin dans la commune destinée humaine, sur cette planète parmi les étoiles”... c'est là, selon M. Wells, la conclusion à laquelle aboutissent ensemble les recherches de la science et de l'histoire. Mais, comme il le reconnaît, toutes les religions du monde y avaient déjà abouti par l'inspiration et l'intuition. Cette conclusion avait été, en somme, le point de départ de la littérature hébraïque, puisqu'elle déclarait que nous sommes tous fils d'Adam et que les races diversement colorées proviennent toutes également des fils de Noé... La valeur morale de la leçon est indépendante de son exactitude historique. Dans le désir même du Juif de ressembler à tous les autres peuples, il y a l'expression inconsciente d'un sentiment d'universelle fraternité. Non seulement il a servi de lien entre tous les peuples modernes, mais